



Métropoles

20 | 2017

Promoteurs immobiliers, bailleurs sociaux,
collectivités locales

Recension *Aux marges de la ville, paysages, sociétés, représentations*, Bouffier S., Brelot C-I, Menjot D. (dir.)

2015, L'Harmattan, Villes, histoire, culture, société, 336 p.

Séverine Bonnin-Oliveira



Éditeur

ENTPE - École Nationale des Travaux
Publics de l'État

Édition électronique

URL : <http://metropoles.revues.org/5478>

ISSN : 1957-7788

Référence électronique

Séverine Bonnin-Oliveira, « Recension *Aux marges de la ville, paysages, sociétés, représentations*, Bouffier S., Brelot C-I, Menjot D. (dir.) », *Métropoles* [En ligne], 20 | 2017, mis en ligne le 15 juin 2017, consulté le 07 juillet 2017. URL : <http://metropoles.revues.org/5478>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2017.



Métropoles est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Recension *Aux marges de la ville, paysages, sociétés, représentations*, Bouffier S., Brelot C-I, Menjot D. (dir.)

2015, L'Harmattan, Villes, histoire, culture, société, 336 p.

Séverine Bonnin-Oliveira

RÉFÉRENCE

Aux marges de la ville, paysages, sociétés, représentations, Bouffier S., Brelot C-I, Menjot D. (dir.), 2015, L'Harmattan, Villes, histoire, culture, société, 336 p.

- 1 L'ouvrage dirigé par S. Bouffier, C.-I. Brelot et D. Menjot tire son nom du colloque interdisciplinaire *Aux marges de la ville, paysages, sociétés, représentations* tenu en mai 2011 à l'Université Lumière-Lyon 2 pour dresser le bilan de deux années de réflexion collective sur le thème du périurbain de l'Antiquité à nos jours. Dans un contexte où la stigmatisation des marges tend à crisper les relations entre les villes et leurs périphéries, ce colloque proposait de confronter les points de vue, méthodes et questionnements mobilisés par des chercheurs d'horizons disciplinaires divers sur cet objet qui a « gagné en complexité » (J. Merriman, p. 13). L'ambition était ainsi de « mettre en lumière d'autres perspectives d'analyse, de structuration et d'organisation des périphéries » (p.7), en les replaçant dans le temps long de leur construction et de leurs relations avec la ville. Pointant la singularité de la situation des marges européennes par rapport aux Etats-Unis, la préface de John Merriman (Université de Yale) justifie l'intérêt de ce recul historique pour analyser des espaces qui ont toujours fait partie prenante de la ville, quelles que soient les fonctions qui leur aient été associées, et dont le rapport au centre

n'a cessé d'osciller entre tensions et marginalisation, d'un côté, attractivité et innovations, de l'autre.

- 2 Pour rendre compte de cette diversité de regards, l'ouvrage réunit une quinzaine de contributions (géographes, urbanistes, historiens, archéologues, économistes, anthropologues et sociologues) organisées selon les quatre temps qui ont scandé le colloque : la table ronde introductive est restituée dans un chapitre intitulé *Chantiers pour l'étude des espaces périurbains* réunissant trois regards disciplinaires sur le périurbain ; quatre textes alimentent ensuite le chapitre *Paysages périurbains*, six présentations forment le troisième chapitre *Sociétés et activités périurbaines*, enfin, les cinq dernières contributions sont rassemblées dans le chapitre *Visions et représentations des espaces périurbains*. Conformément à l'ambition affichée, ces textes nous font traverser tant les âges (Antiquité, Moyen-Age, XIX^e siècle et période contemporaine y sont également traités) que les espaces périurbains : même si le cadre français domine avec 9 textes y référant (de Paris à Marseille en passant par Lyon, Grenoble, le Jura et le Languedoc), les cas du monde grec et romain, de Genève et du Maghreb le complètent. Sans pouvoir nous attarder précisément sur chacun des écrits, nous nous efforcerons d'en aborder les principaux apports.
- 3 Alors que la préface conclut sur l'usage accru du terme *périurbain*, signe de sa « consécration », le premier chapitre, *Chantiers pour l'étude des espaces périurbains*, interroge justement la définition du terme et son approche épistémologique par la « confrontation interdisciplinaire » (Authier, Coudroy de Lille, p. 20) de trois regards visant à s'abstraire des approches statistiques et du zonage.
- 4 On y comprend les difficultés à se saisir d'un objet par essence mouvant, instable, « toujours voué à une reconfiguration prochaine » (p. 22), et dès lors parent pauvre d'un urbanisme en difficulté pour penser, sauf exception (cité-jardin d'E. Howard ou villes nouvelles franciliennes), les marges urbaines (Coudroy de Lille) ; tirillé entre deux lectures sociologiques, celle, positive, de lieux d'élection et de promotion sociale et celle, plus négative, de lieux du repli, voire du déclasserement (Authier) ; peu étudié en lui-même par l'historien confronté à la faiblesse de la documentation sur ces espaces rarement nommés, aux délimitations et statuts flous (Bouffier, Menjot, Brelot). On y lit aussi, en creux ou de manière plus affirmée, l'enjeu d'un approfondissement des recherches renouvelant les questionnements pour « intégrer à l'action urbaine » (p. 31) ces territoires, appréhender leur diversification sociale comme fruit des dynamiques urbaines et poser dans le temps long la question du périurbain non seulement dans ses complémentarités fonctionnelles et sociales avec la ville et le territoire, mais aussi dans son identité et son organisation spatiale propres, « résultat de l'action des hommes et non [...] simple zone extérieure » (Menjot, p. 51).
- 5 Le second chapitre nous donne justement à voir ce résultat de l'action des hommes par le prisme des paysages périurbains retranscrits dans les quatre contributions sur la base de sources aussi multiples (fouilles archéologiques, photo-interprétation et télédétection, registres fiscaux, écrits des géographes médiévaux, relevés hydrauliques...) que partielles, renvoyant à la pluridisciplinarité des auteurs (archéologues, historiens, géomorphologues, hydrologues) autant qu'à la variété des périodes étudiées (Antiquité, Moyen-Age et période contemporaine).
- 6 Ces paysages, L. Guzzardi et P. Cressier les abordent en reconstituant la construction et le déplacement progressifs de l'espace périurbain, décrits dans le premier cas autour de

Syracuse et Hélioros à partir entre autres des traces des voies, des structures funéraires ou des aménagements agraires, dans le second cas autour des villes de Grenade, Ceuta, Marrakech et Aghmât à partir de l'analyse de la genèse des réseaux hydrauliques et des liens qu'ils permettent de tisser entre villes et « jardins » périurbains structurés par l'eau. Tels qu'ils sont analysés par J.-L. Abbé sur la base des informations géographiques présentes dans les sources fiscales de 8 villes du Languedoc, les paysages périurbains se font plus complexes : sujets aux « à-coups de la conjoncture » du XIV^e siècle (récession démographique), leur densité est variable, leur occupation, mixte et leur peuplement, diversifié, renvoyant à la pluralité de fonctions (résidentielle, artisanale, agricole, religieuse, hospitalière...) que remplissent des espaces périurbains bien moins en marge de la ville que « compléments des centres urbains » (p. 91) à la confluence de l'urbain et du rural. La dernière contribution vise, par une approche interdisciplinaire (Namour et *al.*), à rendre compte des changements multidimensionnels (hydrologique, morphologique, physico-chimique et biologique) opérés par l'urbanisation croissante des espaces périurbains sur le fonctionnement global d'un bassin versant, en l'occurrence ici celui de l'Yzeron traversant les Monts du Lyonnais et le plateau lyonnais.

- 7 Abordées jusqu'ici par le prisme de ce que les paysages nous en disent, les sociétés et activités périurbaines constituent le socle du chapitre 3, le plus fourni du volume avec six contributeurs qui nous les donnent à voir dans leur diversité, sous l'angle des rapports de pouvoir, des acteurs et dynamiques économiques ou encore des cohabitations sociospatiales. Prenant de la hauteur, les trois derniers auteurs de cette section vont jusqu'à replacer leurs analyses dans les débats contemporains sur la nature de la ville et complexifier l'analyse du périurbain vu comme un « univers pour les classes moyennes » (Jaillet, 2004).
- 8 « Espace inventé et façonné par les autorités » (p. 168), l'espace périurbain nous est d'abord donné à voir par M. Caesar comme enjeu de pouvoir pour les villes qui tentent, aux XIV^e et XV^e siècles, d'élargir, non sans résistance locale, leur autorité, notamment fiscale, au motif d'un nécessaire renforcement des fortifications. Que l'on suive ensuite l'évolution des espaces périurbains marseillais fluctuants au gré des dynamiques urbaines des origines de la ville jusqu'au XIV^e siècle (Bouiron, Tréziny), ou que l'on s'intéresse aux bouleversements connus par une petite couronne parisienne en pleine industrialisation entre 1780 et 1830 (Guillerme), la permanence des fonctions périurbaines, à l'intensité certes variable, voire cyclique, est frappante : agriculture, artisanat puis industrie, loisirs sont autant de leitmotivs traversant les contextes régionaux (puisque les contributions ne dépassent pas ici le cadre français) et les périodes. Présentant des caractéristiques différentes de celles des ménages (développement plus récent, plus concentré dans des pôles, en réponse aux nouveaux critères de localisation des entreprises elles aussi actrices de la périurbanisation), ce desserrement des emplois toujours à l'œuvre dans la couronne périurbaine, comme le montre P. Lejoux, alimente désormais le débat sur l'essence de la ville (réinventée ou dissoute) et les effets de la structure polycentrique qui en résulte sur sa durabilité. Nuançant un autre lieu commun attaché aux espaces périurbains, celui de leur spécialisation sociale à l'endroit des classes moyennes, J. Debroux s'attarde sur « les proximités spatiales de ménages socialement différenciés arrivés au même moment, dans une même commune et dans le même segment de marché » (p. 206) pour mettre en évidence une pluralité de facteurs (déclassement, exogamie d'origine...) qui réduisent la distance sociale entre les ménages dont les trajectoires sociales et résidentielles restent cependant différenciées. Or ces dernières ne sont pas sans répercussion sur « la place

accordée à chacun » (p. 229) dans une société locale où « la cohabitation quotidienne des espaces de vie ne garantit en rien un mélange social » (p. 228) : la contribution de N. Ortar, basée sur un travail longitudinal d'enquêtes dans une commune du front de périurbanisation jurassien, questionne ainsi l'hétérogénéité des classes moyennes investissant le périurbain, sinon en termes de revenus, du moins en termes de projet résidentiel et, par là même, de socialisation dans des espaces façonnés par les jeux de pouvoirs locaux.

- 9 Les cinq dernières contributions de l'ouvrage abordent quant à elles les visions et représentations des espaces périurbains, qui oscillent de manière assez attendue entre idéalisation et dénigrement. Sous-jacentes dans le reste de l'ouvrage, les conceptions à l'origine de l'investissement du périurbain (ici religieux, résidentiel et sécuritaire) sont ici étudiées en Italie et en France, dans l'Antiquité et au XIX^e siècle, à partir d'images, pour certaines, bien connues (banlieue dangereuse et villégiature du XIX^e), pour d'autres, moins (conquête des remparts romains) et, pour la dernière, à partir d'un parallèle très intéressant entre parcours résidentiel et intellectuel d'un Elisée Reclus qui se révèle aussi « urbaniste » (p. 301).
- 10 Pour commencer, S. Bouffier analyse la vocation religieuse des espaces périurbains de Sélinonte, cité d'occupation grecque (VII^e-V^e siècle av. J.-C.) du sud-ouest de la Sicile, pour montrer la diversité des pratiques religieuses, tant dans l'architecture des sanctuaires que dans les cultes rendus, témoin d'un métissage, d'une « mixité ethnique » (p. 250) entre Grecs et non Grecs. C'est un autre métissage que décrit ensuite X. Lafon : celui du monde urbain et du monde rural, normalement clairement délimités par une zone de partage (*pomerium*), mais progressivement imbriqués sous l'effet de la conquête d'espaces résidentiels au-delà des remparts par de riches familles trouvant ainsi un compromis entre obligation de résider en ville et rêve d'une vie à la campagne. Symbolisé par les « Jardins de Mécène » à Rome, ce mouvement, à l'origine d'affaiblissement, de disparition ou de création de villes, est étudié à partir de plusieurs villes de la côte tyrrhénienne où la proximité de la capitale et l'attrait du littoral l'ont fortement alimenté. Autre lieu, autre temps, S. Frioux et F. Prieur témoignent au contraire du cortège d'images négatives véhiculées par les faubourgs lyonnais de la première moitié du XIX^e siècle. « *La criminalité, la menace politique et sociale et l'insalubrité des activités* » de quartiers tels que Vaise, Guillotière et Croix-Rousse alimentent alors des choix politiques déterminants dans les rapports entre centre et périphérie : renforcement du contrôle policier, annexion administrative et rénovation urbaine. Pourtant, d'autres types de rapports ont pu être tissés dans cette même agglomération entre le centre-ville et ses alentours par le biais de la villégiature : profitant des aménités rurales du nord et de l'ouest de Lyon, nombre de bourgeois, à la recherche d'une mise à l'écart de la ville et de ses tourments (révoltes, air malsain), ont fait de la « résidence champêtre de bord de ville » (p. 298) un prolongement de leur appartement urbain dans une campagne idéalisée. Ni complètement rurales ni complètement urbaines, ces villégiatures contribuaient déjà à brouiller la limite morphologique entre ville et campagne, dans ces zones de transition suburbaine éphémères englobées dès le début du XX^e siècle dans la banlieue résidentielle. En suivant les pérégrinations résidentielles d'Elisée Reclus au cours de sa vie, J.-L. Oyón et M. Serra montrent comment sa réflexion urbaine a évolué et s'est forgée au gré des espaces où il a vécu et qui lui ont permis d'expérimenter, de théoriser et de plébisciter une relation d'union de la ville et de la nature, « une extension indéterminée des villes et une fusion

totale avec la campagne » dont la « décentralisation périurbaine » (p. 320) serait l'expression.

- 11 En conclusion, D. Menjot tente de réaliser un bilan des apports des travaux rassemblés. Si ces derniers ne peuvent autoriser de conclusion générale, du fait notamment d'un inégal traitement des périodes et des espaces, ils ont permis de dégager les principales caractéristiques des espaces périurbains, à chaque époque, mais aussi de manière plus atemporelle, dans leurs paysages, leurs fonctionnalités et leurs représentations. En revanche, s'ils ont permis, dans la première partie, d'esquisser le débat épistémologique et disciplinaire, la pluralité terminologique employée dans la suite de l'ouvrage illustre la nécessité, pointée par ailleurs¹, de réinterroger les termes, les catégories et l'objet périurbain selon une approche résolument interdisciplinaire.
- 12 De toute évidence, les contributions rassemblées dans cet ouvrage présentent un intérêt d'au moins trois points de vue. D'abord, elles ont le mérite d'analyser les espaces périurbains pour eux-mêmes et non relativement à la ville ou à la campagne, même si elles posent évidemment la question du rapport à ces deux entités. Or ce décentrement du regard au profit d'un « tiers espace » (Vanier, 2000), en plus de permettre de saisir le périurbain dans ses dynamiques (paysagères, fonctionnelles, sociales...) propres, constitue la condition « *sine qua none* » d'un investissement de cet objet de recherche par des disciplines, telles que l'histoire, jusqu'alors structurées par une approche binaire du territoire. Par ailleurs, on ne peut que saluer le choix d'une approche dans le temps long de ces espaces qui permet de mettre en évidence des permanences, dans les fonctions, les cohabitations sociales, les rapports de pouvoir ou encore les représentations qui s'y jouent, soulignant ainsi l'intérêt d'une approche longitudinale de ces espaces façonnés au fil des âges. Enfin, l'affichage interdisciplinaire du colloque et par suite de l'ouvrage, par la pluralité des concepts, sources et méthodes mobilisés, constitue un parti pris intéressant pour appréhender le périurbain dans sa complexité et sa diversité, *a fortiori* à l'heure d'y inventer un « urbanisme contextuel » (Bonnet, 2015) et, plus largement, des politiques publiques qui ont longtemps fait défaut.
- 13 Pour autant, en même temps qu'il signale ces intérêts diachroniques et pluridisciplinaires, l'ouvrage ne les satisfait pas pleinement, notamment en raison de son manque de structuration. D'abord, en choisissant de reprendre les thématiques qui ont scandé le colloque, le découpage tend à simplifier la complexité périurbaine, qui a d'ailleurs tôt fait de ressurgir dans les contributions quand par exemple les activités et la sociologie périurbaines s'immiscent dans les chapitres de la section consacrée au paysage (p. 90). Réductrices et artificielles, ces entrées thématiques font perdre de la consistance à l'approche sur le temps long (chaque période étant distillée au fil des parties, on peine à en dresser le portrait périurbain) sans pour autant permettre une véritable approche diachronique de ces thèmes puisque les périodes y sont inégalement investies (pas de contribution sur la question des paysages à l'époque moderne par exemple) et les terrains étudiés, différents (pas d'approche longitudinale d'un même espace). Evidemment lié aux aléas des réponses à l'appel à communication, ce choix produit un inconfort pour le lecteur qui doit se livrer à un travail de synthèse d'autant plus difficile qu'il est peu guidé par de brèves introductions de chapitres qui mettent insuffisamment en dialogue les contributions annoncées. Sur l'aspect interdisciplinaire ensuite, on peut là aussi regretter l'inégale mobilisation des disciplines, selon les thèmes et les périodes, le faible nombre de contributions véritablement interdisciplinaires, et le faible dialogue entre le premier chapitre posant la question des regards disciplinaires et les autres.

- 14 Ces critiques n'enlèvent rien à l'intérêt des contributions et signalent plutôt les perspectives ainsi ouvertes pour des recherches plus longitudinales et interdisciplinaires visant à mieux saisir la complexité d'espaces périurbains pluriels, non seulement du fait de leur contexte territorial, mais aussi de leur histoire. Cette complexité ne se donne en effet pleinement à voir qu'en élargissant le spectre des sources et méthodes d'analyse. À ce titre, les recherches engagées s'annoncent tout à fait riches et montrent tout l'intérêt de la recherche sur la question, devenue et reconnue centrale, des marges.
-

BIBLIOGRAPHIE

Bonnet Frédéric. 2015. *Aménager les territoires ruraux et périurbains* ». Rapport pour la Ministre du Logement, de l'Égalité des territoires et de la Ruralité. 129 p.

Jaillet, Marie-Christine. 2004. « L'espace périurbain : un univers pour les classes moyennes », *Esprit*, n° 303, p. 40-62.

Vanier Martin. 2000. « Qu'est-ce que le tiers espace ? Territorialités complexes et construction politique ». *Revue de géographie alpine*, tome 88, n°1, p. 105-113.

NOTES

1. C'était par exemple l'ambition de l'appel à contribution de recherche *Du périurbain à l'urbain*, lancé en 2001 par le PUCA.
-

AUTEURS

SÉVERINE BONNIN-OLIVEIRA

Maître de conférences en aménagement et urbanisme

Aix-Marseille Université, LIEU EA 889, 13628, Aix-en-Provence, France

Severine.bonnin-oliveira@univ-amu.fr